

# Jules Vallès face aux « martyrs lugubres de l'ambition littéraire »

Jérôme MEIZOZ  
Université de Lausanne

Moins de statues, plus d'hommes !  
Jules Vallès<sup>1</sup>

## INTRODUCTION

La magistrale étude socio-discursive de Pascal Brissette (2005) sur la malédiction des écrivains a retracé l'histoire et les topiques d'une mythologie centrale de l'histoire littéraire. L'auteur y a étudié « la fonction du malheur dans les processus de légitimation culturelle ainsi que [les] formes qu'il doit adopter entre 1770 et 1840 pour être touchant, acceptable, *rhétoriquement rentable*<sup>2</sup> ». Cette « posture de création » fondée sur une « mystique de la souffrance<sup>3</sup> » doit beaucoup à la tradition chrétienne. Jean-Jacques Rousseau raconte ses misères à l'aide de motifs empruntés à Jésus et François d'Assise<sup>4</sup>. Largement répandue dans le public au gré des sacralités laïques de la Révolution française, les misères publiques de Rousseau actualisent ce mythe avant même l'ère dite « médiatique » ouverte par la naissance du journal moderne, vers 1830<sup>5</sup>.

Au gré de ses versions romantiques, les plus répandues sans doute, la malédiction littéraire conjugue plusieurs postulats : la souffrance existentielle se donne comme un signe d'élection artistique (Musset,

- 
1. Vallès (Jules), « Les statues », *Le Courrier français*, 1<sup>er</sup> juillet 1866, dans *Œuvres I*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1975, p. 896. Cet ouvrage sera désormais désigné par le sigle *ŒI*.
  2. Brissette (Pascal), *La Malédiction littéraire. Du poète crotté au génie malheureux*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Socius », 2005, p. 18.
  3. *Ibid.*, pp. 21 et 24.
  4. Meizoz (Jérôme), *La Fabrique des singularités. Postures II*, Genève, Slatkine, coll. « Érudition », 2011, p. 22.
  5. *La Civilisation du journal*, sous la direction de Dominique Kalifa, Philippe Régner, Marie-Ève Thérénty & Alain Vaillant, Paris, Nouveau Monde Éditions, 2011.

Baudelaire); la marginalité permet l'accès à des savoirs cachés (Nerval, Rimbaud); enfin, une reconnaissance fragile du vivant de l'auteur annonce (parfois) un prestige posthume (6).

Pascal Brissette à montré que l'équivalence mythologique « *malheureux, donc légitime* » (p. 39) se décline principalement en trois domaines : la mélancolie, la pauvreté et la persécution. Trois éléments plus que présents dans les articles de presse et les récits autobiographiques de Jules Vallès, sans pour autant, et j'espère montrer pourquoi, actualiser le mythe de la malédiction littéraire.

Jules Vallès n'a guère contribué à reconduire la mythologie des artistes malheureux, désignés comme « maudits » dès les années 1820. Au contraire, il a longuement écrit contre cet imaginaire, florissant dans le milieu de la bohème parisienne, pour lui substituer une vision moins enchantée. Les évocations de Vallès retournent et détournent principalement la topique de la pauvreté. En effet, dès le courant des années 1830, comme le montre José-Luis Diaz, à l'image du poète malade se substitue progressivement celle du poète miséreux, qu'illustre le *Chatterton* de Vigny (1835) ou la mort d'Hégésippe Moreau à l'hospice de la Charité en décembre 1838<sup>7</sup>. La pauvreté des jeunes écrivains et les morts tragiques associées à celle-ci (faim, maladie, suicide) fait alors motif dans la presse pour une bonne partie du siècle, jusqu'à devenir une catégorie du destin littéraire dans *Les Poètes maudits* de Verlaine (1884).

En quoi l'esthétique et la politique de Jules Vallès rejettent-elles l'équivalence entre le malheur et la légitimité, entre la souffrance et la valeur<sup>8</sup>?

### MISERE DES AUTRES : *LES REFRACTAIRES*

Au chapitre II de *L'Insurgé*, Jacques Vingtras se rend le 1<sup>er</sup> février 1861 à l'enterrement de Henry Murger, l'auteur de *Scènes de la vie de bohème* (1847). Devant la tombe du célèbre écrivain, Vingtras sent naître son « livre », son premier ouvrage signé, « le fils de ma souffrance qui avait donné signe de vie devant le cercueil du bohème enseveli ». La scène renvoie à *Les Réfractaires* (1865), recueil d'articles que l'auteur a publiés dans la

6. Heinich (Nathalie), *La Gloire de . Essai d'anthropologie de l'admiration*, Paris, Minuit, 1991.

7. Diaz (José-Luis), *L'Écrivain imaginaire. Scénographies auctoriales à l'époque romantique*, Paris, Champion, 2007, partie II, chap. 2.

8. Plus généralement, à propos de mes lectures de Vallès, je renvoie à : Meizoz (Jérôme), *Postures littéraires. Mises en scène modernes de l'auteur*, Genève, Slatkine, coll. « Érudition », 2007 ; « Ambivalences face à l'écrit sous la IIIe République : de Jules Vallès à Céline », dans *La Fabrique des singularités. Postures II*, op. cit., partie II, chap. 2.

presse entre 1861-1864<sup>9</sup>. Vingtras se promet de réaliser une histoire des « désespérés » contre la bohème idéalisée de Murger et Béranger qui associait la pauvreté artiste à la douceur de vivre : « Moi qui suis sauvé, je vais faire l'histoire de ceux qui ne le sont pas, des gueux qui n'ont pas trouvé leur écuille<sup>10</sup> ».

Dans *Les Réfractaires*, Vallès veut sauver les jeunes « déclassés » du piège que leur a tendu Murger<sup>11</sup>. Il démonte les « masques » que mettent les réfractaires pour supporter leur misère<sup>12</sup>. Plutôt que de glorifier les célébrités romantiques et de céder au mythe du grand homme, Vallès préfère réhabiliter les réfractaires sans célébrité, les obscurs. Trois types d'arguments me semblent convoqués dans ce livre contre la mythologie maudite :

1. *Découplage du génie et de la misère*. Vallès conteste la vision murgérienne de la misère créative, présente également dans les chansons de Béranger. Au contraire, dès son premier ouvrage non signé, *L'Argent* (1857), Vallès raillait « les martyrs de la pensée », et tous ceux qui nourrissent cette conception, dont Béranger qui « envoie bon an mal an trois grands poètes à l'hôpital<sup>13</sup> ». Dans *Les Réfractaires*, il rappelle encore « ces martyrs, tués bêtement, sans bruit, sans gloire par le froid, la faim, la honte, au haut des mansardes, au fond des hospices, au coin des bornes<sup>14</sup> ». Opposé aux « déclamateurs qui ont voulu faire de tout petit poète mort à l'hospice un grand homme, de toute victime un héros<sup>15</sup> », Vallès exprime sa compassion par le fait de décrire les conditions d'existence concrète des bacheliers pauvres : « Mettez un homme dans la rue, avec un habit trop large sur le dos, un pantalon trop court, sans faux col, sans bas, sans un sou, eût-il le génie de Machiavel, de Talleyrand, il sombrera dans le ruisseau<sup>16</sup> ».

De ce point de vue, la situation des réfractaires apparaît comme une « misère de position<sup>17</sup> » à laquelle n'est attachée aucune caractéristique

---

9. Vallès (Jules), *L'Insurgé, Œuvres II*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1990, chap. II, p. 889. Cet ouvrage sera désormais désigné par le sigle *ŒII*.

10. *Ibid.*

11. Voir Saminadayar-Perrin (Corinne), « Irréguliers, saltimbanques et réfractaires : Vallès et la mythologie bohémienne », dans *Le Mythe des Bohémiens dans la littérature et les arts en Europe*, sous la direction de Sarga Moussa, Paris, L'Harmattan, 2008, pp. 315-343.

12. Vallès (Jules), *Les Réfractaires*, *ŒI*, p. 140.

13. *Idem*, *L'Argent* [1857], « Lettre à Monsieur Jules Mirès », *ŒI*, p. 3.

14. *Idem*, *Les Réfractaires*, « Les Morts », *ŒI*, p. 198.

15. *Ibid.*, p. 200.

16. *Ibid.*, p. 201.

17. *La Misère du monde*, sous la direction de Pierre Bourdieu, Paris, Seuil, coll. « Libre examen », 1993.

compensatoire comme le génie ou la créativité. Détachée du seul individu, la misère est alors purement rapportée aux conditions sociales de son existence. En outre, loin de favoriser le déploiement de la force créatrice comme le laissait entendre Murger, la pauvreté selon Vallès abîme et empêche son éclosion. Du critique républicain Gustave Planche, il note : « Ce que la misère lui imposa de sacrifices, lui ôta de courage, lui a peut-être enlevé de talent, nul ne le sait que ceux qui ont côtoyé sa vie et pu surprendre le secret de son amertume<sup>18</sup>. »

2. *Défiance à l'égard du livresque*. Un article intitulé « Les victimes du livre », repris dans *Les Réfractaires*, conteste la figure du génie malheureux comme un produit livresque, une mythologie littéraire véhiculée par la « tyrannie comique de l'Imprimé<sup>19</sup> ». Vallès a réfléchi à l'impact des livres sur les conduites de vie, et se méfie de modèles d'action issus de la seule littérature. À ce sujet, il cite évidemment « la Bovary<sup>20</sup> », mais bien d'autres exemples tirés de Balzac, Scott, Byron ou Murger. Le motif du *spleen* romantique (référence peut-être à la vague de suicides de poètes en 1832) est abordé de manière railleuse comme la source d'inépuisables clichés. À propos de René de Châteaubriand : « Quel livre ! et quelles victimes, ces victimes du *vague à l'âme*, ce chevalier du *Vide immense !* qui joue aux mélancolies creuses coupées de sourires blafards, de regards noyés, d'aboiements plaintifs<sup>21</sup>. »

Évoquant l'usage de l'alcool théâtralisé par Musset, puis l'opium de Baudelaire : « Pauvre Musset ! qui arrosait de feu sa blessure et donnait à boire au vautour ! – Ils voulaient faire comme lui ces gamins ! et ils *buvaient pour oublier !* comme s'ils avaient quelque chose à oublier, puisqu'ils n'avaient jamais rien appris<sup>22</sup> ! »

3. *Une hétéronomie littéraire assumée*. Dans un champ littéraire en voie d'autonomisation, Vallès ne partage pas les vues des doctrines de l'art pour l'art telles que Gautier puis Flaubert ont pu les formuler. Autrement dit, il conteste le lien, nouveau, entre le prestige symbolique de l'écrivain et l'éthique de la distance aux contraintes économiques. Vallès se dit lui-même journaliste plus qu'écrivain, activiste plus qu'esthète, « artiste en barricades » plus qu'« artiste en phrases<sup>23</sup> ». Il défend l'écriture de l'article comme un acte politique quotidien, qu'il oppose au « Livre », objet durable

---

18. Vallès (Jules), *Les Réfractaires*, *op. cit.*, p. 202.

19. *Ibid.*, p. 230.

20. *Ibid.*, p. 245.

21. *Ibid.*, p. 240.

22. *Ibid.*, p. 243.

23. Vallès (Jules), *Correspondance avec Hector Malot*, 2 septembre 1874, *Œuvres complètes de Jules Vallès*, éd. L. Scheler, Paris, Les Éditeurs français réunis, 1968, p. 48.

et sacralisé par la culture bourgeoise. Ainsi, bien que pleinement conscient du risque d'obsolescence qui guette son écriture, il assume de manière militante le statut hétéronome de sa pratique. Vallès adopte fièrement une posture de mercenaire de la plume au jour le jour, créateur de journaux républicains sans visée de profit, au service de ses seuls idéaux politiques et sociaux. L'idée que l'échec littéraire soit signe d'élection ou que la misère serve de brevet au génie lui est étrangère<sup>24</sup>. Ainsi, alors que la pauvreté du jeune Jean-Jacques Rousseau est donnée en exemple tant par Murger, dans sa préface aux *Scènes de la vie de bohème*, que par Balzac ou Stendhal, Vallès en propose une lecture inverse : « J'attribue, pour ma part, les vices de Jean-Jacques à sa misère. Triste, ennuyeux, méchant, voilà l'homme qu'elle a fait. Tel aussi l'écrivain<sup>25</sup> ».

### MISÈRE DE SOI : *LE BACHELIER*

Dans le roman autobiographique *Le Bachelier* (1881), Vallès reprend ces questions à propos de son propre parcours d'écrivain. Il entreprend alors de faire retour sur ses années de bohème parisienne, de 1849 à 1857<sup>26</sup>. Il porte un jugement sévère sur l'esthétique et les conduites de vie romantiques. Parodie de récit d'apprentissage, *Le Bachelier* devait faire partie d'un plus vaste projet axé sur les révolutions de 1848 et 1871, dans la lignée de Balzac et Dickens, intitulé : *Histoire de nos vingt ans* ou *Histoire d'une génération*. Le roman se présente explicitement comme un contrepied aux *Scènes de la vie de bohème* de Murger<sup>27</sup>. Au chapitre X, « Mes colères », il évoque Béranger et Murger ainsi que les topiques de la bohème heureuse. Mais c'est pour les retourner, les noircir et les ramener à leurs dimensions triviales.

*Le Bachelier* déploie un programme narratif donné dès l'incipit: monté à Paris tel un héros balzacien, Jacques Vingtras espère « entrer dans la carrière<sup>28</sup> ». Mais le terme forme un jeu de mots cruel que déplie le narrateur

24. Sur ce point, voir Saminadayar-Perrin (Corinne), « Irréguliers, saltimbanques et réfractaires : Vallès et la mythologie bohémienne », art. cité, p. 318.

25. Vallès (Jules), *L'Argent* [1857], « Lettre à M. Jules Mirès », *ŒI*, p. 5. Cité par Saminadayar-Perrin (Corinne), « Irréguliers, saltimbanques et réfractaires : Vallès et la mythologie bohémienne », art. cité, p. 319. Voir aussi Saminadayar-Perrin (Corinne), *Modernités à l'antique : parcours vallésiens*, Paris, Champion, 1999.

26. Saminadayar-Perrin (Corinne), « Pièges de papier : lecture du *Bachelier* », *Les Amis de Jules Vallès*, n° 27, juin 1999, pp. 15-28.

27. Dumasy-Queffelec (Lise), « La bohème de Vallès », dans *Bohème sans frontière*, sous la direction de Pascal Brissette & Anthony Glinoeur, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2010, pp. 127-139. Voir aussi Disegni (Silvia), *Jules Vallès, du journalisme au roman autobiographique*, Paris, L'Harmattan, 1996.

28. Vallès (Jules), *Le Bachelier*, *ŒII*, chap. I, p. 447.

avec dérision : il désigne aussi bien l'accès à des positions enviabiles que le suicide tragique d'un bachelier se jetant la tête la première dans une « carrière » de rochers...

Dans les cercles républicains que fréquente Jacques, nombreux sont les admirateurs de Béranger, auquel Jacques préfère Hégésippe Moreau ou Nerval (chap. XXXII)... Renoul mène une vie de bohème, toujours en robe de chambre accompagné de sa « Lisette », « tout cela ramassé dans la houppe et les poésies de Béranger<sup>29</sup> ». À un vers célèbre du poète, « *Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans!* », Jacques réplique par une cruelle allusion aux flatteries de Béranger envers le régime impérial : « Eh! misérable, si l'on était bien dans un grenier à vingt ans, pourquoi es-tu allé demander une place à Lucien Bonaparte<sup>30</sup>!... »

En contre-pied burlesque à l'idéalisation de la vie d'artiste, Vallès ne cesse de rappeler les dimensions économiques de celle-ci : à chaque scène d'embauche, le salaire précis est mentionné, ainsi que le budget du jeune bohème, qui fait même l'objet d'un tableau comptable inséré au milieu d'une page du roman<sup>31</sup>. Ce parti pris de dire sans fard la misère et de la quantifier répond au programme « réaliste » de Vallès dont on sait les affinités avec la peinture de Gustave Courbet : « Quand votre Michel-Ange même peint un esclave, il le fait épique et colossal, *biblique!* Il ne le fait point humain<sup>32</sup>. »

Au sens philosophique, Vallès, comme Marx, est un matérialiste : selon lui, ce sont les actions et non la conscience, qui font l'histoire et la vie des hommes. Ainsi prend-il le parti de la concrétude dans ses récits, reconstituant les pré-conditions sociales de tout agir et mesurant sa valeur à cette aune. S'il préfère la « poésie populaire » d'Eugène Pottier à la « poésie romantique avec sa manie d'idéal » de Victor Hugo, c'est parce que Pottier « a travaillé et a souffert; c'est pourquoi il a su peindre avec une déchirante simplicité la vie de labeur et de souffrance<sup>33</sup> ». En liant avant tout la souffrance de l'écrivain au travail productif, Vallès la détache d'une malédiction mythique. Et ce faisant, il formule aussi, parmi les premiers dans le sillage de Michelet (*Le Peuple*, 1846), l'argument qui sera repris par les littératures prolétariennes du xx<sup>e</sup> siècle: pour parler des gens du peuple, il faut en être issu ou avoir travaillé comme eux.

Mais revenons au *Bachelier*. La recherche d'un emploi, de logement et de nourriture occupent l'essentiel de l'intrigue et donnent l'occasion de

29. *Ibid.*, chap. X, p. 516.

30. *Ibid.*, chap. X, p. 517.

31. *Ibid.*, chap. III, p. 468.

32. Vallès (Jules), « Michel-Ange, Covielle et Rigolo », *Le Nain jaune*, 24 février 1867, *ŒI*, p. 923.

33. *Idem*, « La poésie populaire (sur Eugène Pottier) », *Le Citoyen de Paris*, 1<sup>er</sup> mars 1881, *ŒII*, p. 427.

nombreuses scènes burlesques. Le jeune homme monté à Paris, baccalauréat en poche, se voit ridiculisé par des employeurs et rompu de misère. Les alternances d'espoir et d'abattement, les phases de quête et de jouissance donnent au roman son rythme narratif. Jusqu'à l'abandon final : vaincu par la misère, Jacques se résout à devenir pion de collège. Ses camarades de bohème le traitent alors de « lâche ». Mais à aucun moment du *Bachelier* la misère n'est donnée, à titre compensatoire, comme un signal de génie ou une expiation héroïque :

Si je suis pauvre, c'est que je l'ai bien voulu ; je n'avais qu'à vendre aux puissants ma jeunesse et ma force<sup>34</sup>.

Je suis un révolté... Mon existence sera une existence de combat. Je l'ai voulu ainsi<sup>35</sup>.

Sanglier acculé dans la boue, j'ai fouillé de mon groin toutes les places, j'ai cassé mes défenses contre toutes les pierres ! [...] J'ai tout fait ce que l'on peut faire quand on n'a pas d'état et que l'on est républicain<sup>36</sup> !

Tous les apprentissages malheureux de Jacques servent le propos didactique du roman que toute sa visée oppose à ce que Vallès nomme la « littérature littéaturante » ou auto-référentielle<sup>37</sup>. À la fin du roman, la dimension d'apologue de celui-ci est explicite : « Pauvre diable, qu'on nomme bachelier, entends-tu bien<sup>38</sup> ? »

## DEPLACEMENTS ET CRITIQUES

Prenant un peu de recul à l'égard des textes que je viens d'examiner, le moment est propice pour en tirer quelques réflexions plus générales. Le point de vue de Vallès sur la malédiction littéraire déplace les lignes de la question sur au moins trois points. Il opère ainsi :

1. *Un rejet de la fabrique posthume du grand homme* : l'illusion rétrospective et la sacralisation biographique constituent, en tant que formes récurrentes de l'historiographie littéraire, les fondements de la mythologie souffrante et de son succès parmi la génération romantique. Sans doute peut-on trouver là une explication supplémentaire au refus d'une telle mythologie : comme l'a montré José-Luis Diaz, l'image romantique du poète agonisant réactive des conduites empruntées à l'aristocratie, pour les dresser contre ce qui est perçu comme la vulgarité bourgeoise émergente<sup>39</sup>.

34. *Idem*, *Le Bachelier*, *ŒII*, chap. XXVIII, p. 663.

35. *Ibid.*, chap. XXXI, p. 693.

36. *Ibid.*, chap. XXXIII, p. 710.

37. *Idem*, « Notre premier numéro », *La Rue*, 8 juin 1867, *ŒI*, p. 941.

38. *Idem*, *Le Bachelier*, *ŒII*, chap. XXXIII, p. 711.

39. Diaz (José-Luis), *L'Écrivain imaginaire*, *op. cit.*, p. 313.

Vallès, en quête d'une reconnaissance de la vie « plébéienne » ne pouvait que rejeter une telle connotation. Il n'a d'ailleurs pas de mots assez durs pour railler les « poétaillons » qui vivent sur l'imitation des extravagances de Baudelaire, après qui « c'est devenu la mode de paraître fou et de contrefaire l'halluciné<sup>40</sup> ».

Dans l'idéalisation posthume du génie méconnu et la réinterprétation des aléas de sa vie, Vallès dénonce également le processus de patrimonialisation propre aux univers conservatoires (bibliothèque, musée, université, collèges) dont il a dénoncé dans de nombreux articles la dimension élitaire, les effets de psittacisme intellectuel et, globalement, le caractère culturellement mortifère. « La canaille n'est pas sainte », argumente Vallès contre Murger, accusant ce dernier d'avoir « couvert du manteau pailleté de sa poésie un des chancres les plus hideux dont soit rongée la société actuelle : il a fourni un drapeau à l'impuissance révoltée, à la paresse orgueilleuse, à la crapule intelligente, à la tourbe affolée des Spartacus d'estaminet<sup>41</sup> ».

Au grand homme rétrospectivement loué pour les besoins des institutions patrimoniales, Vallès préfère la célébration du courage des vivants ordinaires en une formule (« un écrivain, c'est-à-dire un homme parmi tant d'autres<sup>42</sup> ») à laquelle fera écho la fameuse clause des *Mots* de Sartre (1964). Cette perspective démocratique sur le métier littéraire va faire florès, d'ailleurs, dans tous les mouvements soucieux de contrecarrer l'élitisme littéraire, des réalistes aux surréalistes, et des prolétariens jusqu'à l'existentialisme. Plutôt que de monumentaliser les souffrances passées des artistes, Vallès choisit de désigner l'injustice faite, de leur vivant, à tous les bacheliers pauvres, poètes déclassés, « irréguliers » et « réfractaires » que broie l'ordre social de l'Empire.

2. *Une critique des maudits en « poseurs », s'emparant de postures stéréotypées qui trahissent leur origine livresque.* Conformément à la dénonciation des « victimes du livre », Charles Baudelaire est ainsi présenté comme un « cabotin » à « tête de comédien<sup>43</sup> » : ses choix vestimentaires, son abus d'alcool, ses saillies célèbres dans les cafés, tout est décrit comme une méticuleuse mise en scène destinée à accréditer une image diabolique du poète<sup>44</sup>. De même de Pétrus Borel : le temps passant sur son cadavre, « on

40. Vallès (Jules), « Les cénacles », *La France*, 2 mars 1883, *ŒII*, p. 866.

41. *Idem*, « Lettres de Junius (casaque verte) », II, *Le Figaro*, n° 702, 7 novembre 1861, p. 4.

42. *Ibid.*

43. Voir Durand (Pascal), « Vallès au sujet de Baudelaire. Le sens du réel contre l'art pur », *Autour de Vallès*, n° 38, 2008, pp. 119-132.

44. Vallès (Jules), « Charles Baudelaire », *La Rue*, 7 septembre 1867, *ŒI*, p. 971.



trouve un pantin au lieu d'un homme, et, à la place de la tête, un masque. [...] fallait-il qu'il se battît les flancs pour mettre au jour ses monstres<sup>45</sup> ! »

Et Vallès d'ajouter :

Ce Pétrus Borel de mes rêves est encore un des martyrs lugubres de l'ambition littéraire ! Il est un niais qui croit ou un poseur qui veut faire croire, ou plutôt, comme la plupart de ces pauvres victimes, il est à la fois poseur et niais ; il souffre de la douleur qu'il feint et se trouve du même coup galérien et plagiaire<sup>46</sup>

Comme Proudhon qu'il cite (« *Après les persécuteurs, je ne hais rien tant que les martyrs* »), Vallès ne se laisse pas impressionner par l'attitude des martyrs, « à qui leur malheur seul tient lieu de passeport, et dont la souffrance fut tout le génie [...] »<sup>47</sup>. Au contraire de ce qu'il considère comme des « poses », Vallès présente des artistes peu connus, insoucieux de leur image : ainsi du peintre suicidé Léon Bonvin (« Il n'a jamais joué à l'incompris et il ne se plaignait pas d'être méconnu<sup>48</sup> ») ou de Pierre Vigneron, graveur du *Convoi du pauvre* (1819), qui « ne prenait pas d'attitude<sup>49</sup> » et ne tirait pas profit de symbolique de sa misère : « Il ne faut pas [...] que les artistes se plaignent [fait-il dire à Pierre Vigneron]. Je ne voudrais, pas monsieur, qu'on crût que je gémiss. Je ne gémiss pas, j'ai travaillé et j'ai vécu. Le monde ne doit pas entrer dans le secret de nos luttes<sup>50</sup> ».

Dans *Le Bachelier*, l'authenticité chère à Vallès a enfin libre cours quand on cesse de « jouer au poète », « au bohème » ou « au républicain<sup>51</sup> ». C'est l'amour qui récompense alors cette conduite puisque la charmante Alexandrine Mouton accorde son cœur à Jacques Vingtras : « [...] je n'essayai pas d'avoir l'air héroïque, ni fatal, ni excentrique, ni artiste [...] »<sup>52</sup>.

3. *Déplacement de la mythologie vers la critique sociale.* Dès les « Lettres de Junius » (1861) données au *Figaro*, Vallès avait pris le parti de dissocier le « fait économique » de l'alibi artistique : « La misère est un fait économique déplorable, mais comme argument littéraire, il ne faut pas en abuser<sup>53</sup>. »

En référence à Marx, l'écrivain insiste sur la genèse sociale de la souffrance des artistes. Ceux-ci ne sont pas désignés par un lexique du

45. *Idem*, « Un excentrique déterré », *L'Époque*, 13 juillet 1865, *ŒI*, pp. 520 et 525.

46. *Ibid.*, p. 521.

47. *Idem*, « Proudhon », *La Rue* (1866), *ŒI*, p. 819.

48. *Idem*, « Bonvin », *La Rue* (1866), *ŒI*, p. 863.

49. *Idem*, « Le Convoi du pauvre », *La Rue* (1866), *ŒI*, p. 650.

50. *Ibid.*, p. 651.

51. *Idem*, *Le Bachelier*, chap. V, *ŒII*, p. 480.

52. *Ibid.*, p. 480.

53. *Idem*, « Lettres de Junius (casaque verte) », II, *Le Figaro*, n° 702, 7 novembre 1861, p. 4.

martyre, mais par des métaphores du travail et de la prison, ainsi le portrait de l'artiste en « galérien<sup>54</sup> ». Quand les nouveaux spectacles prisés par la bourgeoisie parisienne détrônent une forme d'art populaire, le cirque, que Vallès apprécie, il revient à l'explication économique : « Le Capital, l'*infâme Capital* a passé son rouleau sur le champ de foire comme ailleurs, et les baraques bizarres et naïves, faites d'un peu de bois et de toile, ont été renversées par le vent nouveau<sup>55</sup> ».

## CONCLUSIONS

Au fil des péripéties de Jacques Vingtras, dans la trilogie romanesque, comme dans les articles de presse de Jules Vallès, deux explications sont mobilisées pour rendre compte du destin malheureux des « irréguliers » : le régime politique de l'Empire qui restreint la liberté de création et le système économique du salariat non régulé par des lois sociales. Comme d'autres acteurs dominés par ces deux ordres, les artistes (et Vallès y inclut, sans reconduire les hiérarchies culturelles officielles, les saltimbanques, chanteurs de rue, « poétaillons », etc.) paient de leur misère l'insoumission à ces régimes, qu'il s'agisse de leur liberté de parole ou de leur non-rentabilité financière. Toutefois, même si Jacques est contraint de se faire « pion » de collègue pour survivre, *Le Bachelier* ne se clôt pas sur le désespoir. Au contraire, la chute du roman met en scène l'irruption, pour la première fois, d'un projet de révolte organisée :

« Mais tu nous le paieras, société bête ! qui affame les instruits et les courageux quand ils ne veulent pas être tes laquais<sup>56</sup> ! »

Jacques se promet une revanche et envisage l'alliance des « redingotes » (étudiants, bacheliers, etc.) et des « blouses (ouvriers) en vue d'une insurrection générale des indignés. Le slogan « À qui la rue ? À nous la rue ! » scandé par les étudiants montréalais « carrés rouges » au printemps 2012 se rattache à une mémoire longue des soulèvements populaires. La révolte populaire trouvera place dans *L'Insurgé* au moment de la Commune de Paris. Après l'échec de ce mouvement, Vallès évoquera certes les « maudits de la Commune<sup>57</sup> », mais il désigne alors clairement par ces termes le poids du verdict social, au sens où le feront Marx (à propos des communards) puis Walter Benjamin et Sartre (au sujet de Baudelaire). Vallès, dans ses propos sur la vie littéraire, ne fait donc pas de place à une malédiction liée au

54. *Idem*, « Les galériens », *La Rue*, *ŒI*, p. 800.

55. *Idem*, « La rue à la fête foraine du XIV<sup>e</sup> arrondissement », *La Vie moderne*, 9 octobre 1880, *ŒII*, p. 423.

56. *Idem*, *Le Bachelier*, *ŒII*, p. 714.

57. *Idem*, « Lettre à A. Arnould », 29 septembre 1877, dans « Notice » à *L'Insurgé*, *ŒII*, p. 1814.

charisme ou au rôle prophétique des créateurs. Si la malédiction exerce bel et bien ses effets, c'est à titre de « misère de position », à savoir d'une souffrance structurelle, réversible par l'action politique.

Mais prenons maintenant un peu de recul. Si l'on reprend l'ensemble des propos de Vallès sur la malédiction littéraire, on ne manquera pas de percevoir une dissonance frappante, lorsque Vallès évoque ce thème, entre ce qui est dit et la manière dont il le dit (le linguiste Charles Bally aurait parlé de *dictum* et de *modus*). N'importe quel lecteur de Vallès reçoit et perçoit le ton singulier, encoléré, la « vocalité<sup>58</sup> » violente ou ironique qui gouverne ses énoncés<sup>59</sup>. Et ce ton n'est-il pas justement la marque de la misère que Vallès dit avoir subie ? Il présente en effet *Les Réfractaires* comme un livre de douleur, « le fils de [sa] souffrance<sup>60</sup> », en référence à ses années de pauvreté parisienne. Autrement dit, et je remercie Pascal Brissette de m'avoir rendu attentif à ce paradoxe, Vallès contribue en partie à remotiver, par le caractère et le ton (*ethos*) qu'il arbore, une mythologie que ses arguments (*logos*) prétendent abolir.

---

58. Au sens que lui donne Maingueneau (Dominique), *Le Discours littéraire. Paratopie et énonciation*, Paris, Armand Colin, 2004.

59. Migozzi (Jacques), « Sociocritique, rhétorique, pragmatique : la cas Vallès », *Littérature*, n° 140, décembre 2005, Paris, Larousse, pp. 72-82.

60. Vallès (Jules), *L'Insurgé*, chap. II, *ŒII*, p. 889.